

**LYDYA O.B.**

**POEMES DE JEUNESSE**

La fibre et la gouache  
Tordues ainsi que des crinières  
Fourbues de cris gelés par l'attente

Les rais abdominaux  
Larvés dans la gorge folle  
De l'ardente passée faune

Le rostre vissé à la carne  
Son noyau casqué d'un ongle  
Frit pleutre dans cette flaque

Pansu de caques de conques  
Fripé et l'échine craquée au sud  
Pelé par le crin qui l'enlise

Socle mâché et faîte écaillé  
L'aorte ciselée obscène  
Ventée de coraux durs

Cloaque cavé par la crosse  
Corne cousue de clous  
Sans suinter que l'acide

Et le cou d'obsidienne  
Charriant sa bourriche frêle  
Dardant ta dent claire

Voudraient te dire que tu me manques

Pauvres mioches devenus femmes  
Avec à leur cou une pioche  
Peignant sur la roche  
Une révolte qui tombe à genoux

Filles de joies  
Blondes et bleues et peu blêmes  
Monde à monde  
Déesses

Sous ma peau mon cœur  
Puisse un sang de femme  
Et quelquefois mon sexe  
Est inondé de menstrues

Mon enfant d'Alger  
Laisse moi être toi  
Car il faut être de ta matière  
Pour comprendre l'aube frissonnante  
Pour puiser chaque jour une lumière  
Plus douce qu'élégante

Las tu effeuilles ta chevelure brune  
Au-dessus d'un brûlot  
Pesant une à une  
Les défuntes qui furent sa peau

Et tu attends là où tous s'abreuvent  
Que de sa bouche s'écoule  
Le nom de tous les fleuves  
Qui te peuplèrent et la rendirent saoule

Quoi donc elle t'attend ?  
Elle ne t'attend pas  
Elle soulève derrière elle  
La treille et le sang  
Arrachant à chaque pas  
Un peu de la lumière du ciel

Quoi donc elle t'aime ?  
Elle ne t'aimera jamais  
Elle tracera sur ses reins  
Le chemin qui vous parsème  
Entre ce monde où elle te plaît  
Et le sien où tu n'es rien

Il fallait à ta bouche  
un bout de pain  
Il fallait que ta main  
aille et touche  
Et sous le soleil  
un public qui t'aime et veille  
sur ta peau miel  
d'enfant paisible sous le ciel

Que pardonne à ta bouche  
cette cigarette  
et le Long John à l'ennui

Il y a ta beauté concave  
dans tous les octaves  
de tes cheveux

Ton regard qui m'espionne  
et cherche à plonger  
dans le mien

Tes yeux si bleus  
indifférents à tout  
regardant partout ne voyant rien

Ta bouche affamée  
capturant la mienne  
me goûtant sans me toucher

Ta bouche à sucer  
sur mes seins déclavés  
amusée de tout ignorer

et ta cigarette  
et le Long John  
et tes octaves et tes promesses

Chéri que pardonnerai-je ?

A ceux qui ont des cors aux pieds  
Comme à ceux qui ont des pieds au corps  
Tu as jeté le même sort

Et chacun marchant sur les mains  
Lorsqu'il est à pied

A ceux qui ont des cors aux pieds  
Comme à ceux qui ont des pieds au corps  
Tu as réservé le même destin

Aux uns tu as scié les cors  
Des pieds  
Aux autres tu as scié le corps  
Aux pieds

Aux uns tu as sectionné les pieds  
Aux autres le corps

Et chacun le même sort  
Circulant sur les mains  
Privé de ses pieds  
Maudissant ton corps

Les chiens se battent et fouillent le cul des leurs  
Un prêtre gratte la rouille qui fut son cœur  
Tandis qu'un enfant pisse sur les baies et les lépreux  
Deux femmes béent leur lys et avalent leur propre creux  
La berge est grasse et renferme des frénésies  
Les bergers ramassent le sperme de ceux qui fraient ici

Sur une bouche déniaisée quelques papillons meurent  
Puis les mouches affamées par millions affleurent

Cinq assis et deux debout  
Dans la lumière du grand âtre  
Tous couplés aux ombres des murs rougeâtres  
Devant ce pain rassis coupé en bout

Ce sont sept têtes brunes  
Laides et froides et roides et crues  
Voleurs et mendiants des rues  
Sept têtes et il en manque une

Cinq assis et deux debout  
Autour d'une assiette en terre  
La même tête et rien derrière  
Il en manque un et il est fou

Sept bouches autour du même pain  
Quatre ont faim et trois la peste  
Le plus jeune fit un geste  
Ils lui coupèrent la main

(en pensant au roman de Mikhaïl Boulgakov)

Lorsque Morphine et pacotille  
Entrent dans le sang des garçons  
Il semble que leurs os se défont

Mais comme à la file les jeunes filles  
Se pendent à leurs épaules et les déshabillent

Lorsque Morphine et pacotille  
Célèbrent ensemble le feu et l'or  
Tous les garçons ressemblent aux galadors

Mais comme à la file les jeunes filles  
Grandissent et sous leurs yeux se déshabillent

Lorsque Morphine et pacotille  
Coulent à la même source en se suivant  
Souvent le ciel éclaire leurs devants

Mais comme à la file les jeunes filles  
S'épuisent à ranimer ce qu'elles déshabillent

Lorsque Morphine et pacotille  
S'enlacent sans relâche et rient  
Tous les hommes feulent et se glorifient

Mais comme à la file les jeunes filles  
S'éloignent et plus rien ne les déshabille

Lorsque Morphine et pacotille  
Soulèvent l'écume des pâleurs  
L'azur prête à l'œil ses lueurs

Mais comme à la file les jeunes filles  
S'étiolent au temps qui les déshabille

Lorsque Morphine et pacotille  
Accueille au jour le front des hommes  
L'encens brûle un parfum d'opium

Mais comme à la file leurs hideuses filles  
De leur chair d'enfant les déshabillent

Un cri frappe l'écho de ce caveau humide  
C'est une goutte tombée de moi  
En moi  
Ne pouvant plus gésir là  
L'Etrangeté s'anime  
Se tord sur ses clous et son impossible étreinte  
Se plaint  
Mais suffoque une vieillesse vénéneuse  
(parce que la cocaïne tue)  
Elle froisse un soir plus timide qu'un enfant mort  
les têtes nimbées s'y balancent en pleurant  
et les soldats et les déments  
les amants aussi  
Ce séide est une tique gorgée du sang  
de nos couronnes  
tout le jour elle vite naître le crime qui sommeillait  
devant elle  
(parce que la cocaïne tue)  
Son corps est une tombe jetée au baisé  
de la citadelle  
une roide terreur la sacrifie  
dans ses bras  
et plus personne ne satisfera au mystère  
du Casse-Croix  
que l'immense et tonitruant écho  
de la résurrection

On ne s'imagine pas la profondeur de chair qu'il faut pourrir pour terrasser un monde de dix-huit ans  
Et jamais  
De ma vie  
Je n'ai été  
Une seule seconde  
Malade

Mais une partie de moi survit immobile  
vers les sans-vents  
la bouche entrouverte suçant  
la peau brûlante d'un marécage profond  
et les yeux tournés vers le ciel  
elle devine au bout de ses doigts  
la forme de son reflet qui hurle  
en même temps qu'elle se noie

Et je devine une autre langue se tordre dans ma bouche  
Prolonger son cri de sang vers ma gorge puis  
Porté par des lèvres fluviales j'enclume  
D'un demi-jour une idole à deux bouches

Car il y a là quelque chose qui remue  
Qui claque des dents pense et mue  
Qu'il faut impérativement taire Et ce mot tu  
Tu l'as à nouveau baptisé tu

Dans ce trou  
Dans cette grotte  
De ce trou de glaise et de chaux vive  
Un œil et son pareil s'observant  
Distordent un flou rappelant la mort

Dans cette digue d'ombres  
Cette forge d'odes semées  
Dans cet antre où s'affairent  
De petits paquets de fièvre  
Ici grandissent deux minuscules  
Deux spumeuses gargouilles  
Une chair et une chaire

Mais cette chair Nobyl  
C'est la tienne  
Et cette chaire Nobyle  
C'est ton corps nu sur les stalles

Cette chaire Nobyle  
C'ets ton rêve silencieux  
Et cette chair Nobyle  
C'est le sile-en-cieux de tes nuits

Tu es là parce qu'un homme est fou  
Parce que tel qu'il est il est en toi  
Avec son pénis avec sa langue  
Il tousse les rats qui goûtent ton trognon

Oui Nobyl  
Ton corps est une chaire  
Que la chair de tes doigts  
Nomma horreur ou enfer

Parce qu'ivre  
Tu voyais des mouches dans les chiens  
Dans leurs poils leurs petites cuisses  
Et cette cuisine minutieuse  
Qui te faisait dire pour eux  
Merci

Ton corps est une chair  
Que la chaire de tes doigts  
Nomma horreur ou enfer

Mosaïque odorante des cimes attendries  
Je suppose qu'il s'agit d'un baisé  
Et ces joues vierges qui distraiment  
Composent une ode affamée  
Sont sans doute de blondes mythologies

Elles boivent en silence  
Distinguées  
Le suc des dernières heures qu'elles illuminent encore

Guéri de  
L'hiver  
Le Verger  
Souffle sur son  
Sexe  
Et fait sourire l'univers que ses pieds touchent

On le voit passer la crête en défigurant le couchant  
De sa silhouette obscène d'où dépasse comme un glaive  
La garde d'un immonde phallus gris et purulent

Mais s'éloignant  
Son cœur de glaces arides se découvre une vie  
Un sortilège de beautés  
Quand il la prie de le suivre

Et s'éloignant  
Son cœur de glaces arides se découvre une vie  
Un sortilège de beautés  
Qui dans ses yeux morts soudain ouverts  
Pourrissent si vite qu'il ne sait plus  
Si cela fut vrai

On la voit frôler l'éther en figurant le levant  
Par une ombre salace où se devine comme une aile  
Le torse d'un homme jeune avalé par le sexe

Puis s'éloignant  
Son cœur de glaces arides se découvre une vie  
Un sortilège de beautés  
Quand il la prie de le suivre

Puis s'éloignant  
Son cœur de glaces arides se découvre une vie  
Un sortilège de beautés  
Qui sous ses yeux morts soudain entrouverts  
S'évanouissent si vite qu'elle ne sourit déjà plus  
De qui l'a tant aimée

Ta peau  
Disloque l'atome  
Disloque Athènes  
Disloque l'altière espérance  
Et le ricanement des gonds dans l'immeuble trouble ma fumée d'une ancienne présence

Il y a de l'ammoniac évaporé dans les carreaux  
De la laitance  
De l'amer  
Du lacrymal surtout

J'ai un peu dormi

J'ai trouvé ton odeur dans un coin de la bibliothèque  
Diffuse  
Lointaine  
Fanée  
Craquelée  
Tordue comme la main arthritique d'une statue de plâtre

Le foutre  
La salive  
L'urine  
Le pus  
Et à bien des lustres une tignasse baignant dans le parquet

J'ai mal dormi

J'ai trouvé ta photo sous une bible cornée  
Sombre  
Passée  
Tachée  
Déchirée aux coins comme prise au coin de ta rue

Pituitaire par chaque cellule  
Le prurit d'une carie au plexus macère la bile au mur

J'ai beaucoup fumé

J'ai trouvé ton mégot dans le désordre  
Le filtre  
Le papier  
Le tabac  
C'est ensuite que le monde par la persienne s'est consumé

Les oiseaux sont tombés  
Les nuages écimaient les peupliers  
Dépeuplé  
Déserté  
Aride

Stérile

Vicié

Le quartier était tranquille comme peut-être toi en ce moment

J'ai pensé à ce que tu penses

J'y ai échoué

Ta main

La peau de ta main

Forme une croûte douloureuse à la surface des choses

Et je n'ai pas d'appétit

Ma gorge racle en brûlant et craque quand je déglutis

Tiraille

Coince

Saigne

J'écris seulement ce qui s'articule sans suintement

La douleur

La peine

L'obscurité

J'ai trop bu

Plus de glace

Plus d'alcool noyé

Juste le feu

Le rugueux

L'odieux

Ce qui dissout le cartilage dans les veines et les nerfs dans la moelle

Comme ta peau

Ce qui rappelle ta peau

Qui disloque l'atone

Qui disloque la peine

Qui altère l'errance

Et le ricanement des secondes dans ce corps meuble où s'égraine ton absence